

ENTRETIEN >>>> Frans de Waal, primatologue et éthologue

Ce spécialiste de l'étude du comportement animal montre l'importance de l'altruisme dans la vie des primates. Cette proximité de l'homme et de l'animal ne règle pas pour autant la question « du propre de l'homme »

« La nature n'est pas seulement régie par la loi du plus fort »

Vous affirmez que les singes sont capables d'empathie. Qu'est ce que cela veut dire ?

FRANS DE WAAL : Avoir de l'empathie signifie que l'on est influencé par les émotions des autres et que l'on partage ces émotions. Il fut longtemps acquis que l'empathie relevait d'une démarche intellectuelle. Or, il ne s'agit pas d'une décision, mais d'un processus automatisé. Il y a vingt ans, le psychologue suédois Ulf Dimberg a démontré le caractère involontaire de la contagion émotionnelle. Des personnes à qui l'on montrait des expressions faciales pendant quelques millisecondes avaient tendance à imiter ces expressions, à se sentir triste face à des expressions tristes et gaies devant des visages enjoués, alors même qu'elles n'avaient pas conscience d'avoir vu ces images montrées trop rapidement. Cela était tellement contraire à la vision psychologique que l'on avait de l'empathie que ce fut très difficile à faire admettre. Inutile de dire que la résistance fut encore plus vive pour faire accepter que certains animaux sociaux sont eux aussi dotés d'empathie.

Cela est-il admis aujourd'hui ?

Cela a fini par s'imposer ces dernières années. De fait, nous en avons la démonstration depuis longtemps. La contagion du bâillement se manifestait aussi bien chez l'homme, le chimpanzé, le babouin ou le chien. On voyait même des chiens bâiller devant leur maître bâillant ! Alors que cette expression simple de l'empathie n'existe pas chez les enfants autistes. Nous observons aussi des singes consolant un des leurs après que celui-ci eut été mordu lors d'une bagarre. Nous ne faisons pas le lien avec l'empathie tant le terme était tabou pour décrire le comportement animal. La découverte des « neurones miroirs », souvent considérés comme le siège de l'empathie, chez le macaque, en 1992, a été décisive. Ces neurones spécifiques s'activent non seulement quand le singe fait un geste particulier, mais aussi quand il voit un autre singe le faire.

Il y a donc des formes complexes d'empathie ?

Pour aider autrui, l'empathie suppose une prise de perspective, cette capacité à comprendre et se mettre à la place de l'autre. Nous avons par exemple vu un chimpanzé sauver un autre chimpanzé en train d'étouffer, une corde autour du cou. Il est venu à sa rescousse, l'a soulevé d'une main et a ôté la corde de l'autre main pour le libérer. Il aurait pu, pour vouloir l'aider, tirer sur la corde et alors le tuer. Mais il a eu la bonne réaction. C'est précisément parce qu'il est doté des deux dimensions de l'empathie, d'un côté, l'émotion qui fait réagir à la souffrance de l'autre et, de l'autre, l'intelligence qui permet d'élaborer une réponse adaptée en prenant en compte la situation de l'autre. Cette forme d'empathie est bien sûr typiquement humaine, cependant certains animaux l'ont aussi.

Vous décrivez de nombreuses expériences et observations qui montrent que les grands singes sont capables de gestes héroïques, de compassion, de gratitude, etc. Qu'en déduisez-vous ?

On savait depuis longtemps que les animaux sociaux, y compris les insectes, avaient des comportements altruistes. Mais il était inconcevable que ces comportements puissent être mus par la motivation, comme chez l'homme. Or, aujourd'hui, il semble acquis que les mammifères, et peut-être les oiseaux, ont des mécanismes similaires à ceux de l'homme : ils partagent l'émotion des autres, ils sont influencés par eux et capables de les aider. Ils sont même sensibles au bien-être de l'autre.

Nous avons, par exemple, mené une expérience avec des capucins. L'un des deux singes participant à l'expérience a deux objets devant



Frans de Waal. « Plus le continuum de l'évolution apparaît, moins la question de la séparation homme-animal est pertinente. »

REPÈRES

Des « leçons de nature pour une société enfin apaisée »

► **Frans de Waal, 62 ans, primatologue et éthologue néerlandais**, est marié à une Française et vit aux États-Unis. Il est professeur à l'université Emory d'Atlanta et directeur du Yerkes Primate Center.

► **Il est l'auteur de très nombreux ouvrages qui explorent la proximité de l'homme et de l'animal :** *De la réconciliation chez les primates ; Le bon singe : les bases naturelles de la morale ; La politique du chimpanzé ; Quand les singes prennent le thé : de la culture animale ; Le singe en nous ; Primates et philosophes*, etc.

► **Dans *L'âge de l'empathie : leçons de nature pour une société enfin apaisée* (Éd. Les liens qui libèrent, 330 p., 21 €), il dresse un état du savoir sur les grands singes. L'ouvrage, très accessible, est agrémenté de nombreux exemples sur leur altruisme.**

lui. S'il en saisit un et nous le donne, il reçoit un morceau de pomme en récompense. S'il choisit l'autre objet, alors les deux capucins reçoivent chacun un morceau de pomme. En général, les singes préfèrent la solution qui nourrit les deux, alors qu'ils n'ont rien à y gagner à titre personnel, si ce n'est satisfaire l'autre. Cela fonctionne seulement si les deux singes se connaissent. L'empathie fonctionne d'autant mieux que les individus sont proches.

Les singes détestent-ils l'injustice ?

Sans aucun doute. Si vous donnez un morceau de concombre en guise de récompense à un singe, il s'en satisfait jusqu'au moment où vous donnez du raisin (ce que les singes apprécient beaucoup plus) à son partenaire. À ce moment-là, il refuse le concombre. Mais cette aversion pour l'injustice ne relève pas de l'empathie. Les singes, comme les hommes, cherchent à éviter les conflits. Or, l'injustice est une source de conflit. C'est un domaine de recherche qui reste à creuser.

Plus vous menez des recherches sur les singes, plus les similitudes avec l'homme vous paraissent criantes ?

C'est normal, puisque nous sommes des singes. Nous avons une psychologie de primates, peut-être plus sophistiquée que celle des primates, mais les bases sont communes. C'est aujourd'hui parfaitement admis.

Reste-t-il un « propre de l'homme » ?

Ce « propre de l'homme » est sans cesse redéfini. Il y a vingt ans, c'était l'usage de l'outil. Il y a dix ans, c'était la conscience de soi. Cela aussi s'est ébranlé. Un très jeune enfant se met à pleurer quand un autre enfant pleure. Seule la contagion joue. Il n'est pas capable d'intervenir pour réconforter tant qu'il ne fait pas de distinction entre lui et l'autre. Cette capacité à distinguer ses propres émotions n'émerge que vers l'âge de 2 ans. Les grands singes, les éléphants et les dauphins ont également cette

capacité (et la question est posée pour les oiseaux, notamment les pies). D'ailleurs, ils se reconnaissent dans un miroir. Chez l'enfant, on a montré que le moment où il se reconnaît dans le miroir coïncide avec l'émergence de formes d'empathies plus complexes.

Aujourd'hui, le « propre de l'homme » se résume, peut-être, aux capacités linguistiques, et encore. Les primates communiquent par leurs cris et aussi par les gestes. Plus le continuum de l'évolution apparaît, moins la question de la séparation homme-animal est pertinente. Elle intéresse surtout les philosophes, et particulièrement les philosophes français. C'est aujourd'hui une préoccupation très française. En France, l'idée même de comparer le cerveau humain à un cerveau de rat est très mal vue. Cela explique que beaucoup de scientifiques en neurosciences aient émigré aux États-Unis.

Les études sur les singes nous éclairent-elles sur l'homme ?

Si les grands singes sont très agressifs, ils sont aussi capables d'empathie, d'entraide, de gratitude. Ce qui nous fait réviser notre vision occidentale des origines. L'homme serait né mauvais et violent, tel un animal. L'homme est certainement né avec une part d'agressivité, mais aussi avec une part d'empathie et d'altruisme. L'homme est une espèce sociale et coopérative, capable d'atrocités. Ce sont les deux facettes indissociables d'une même pièce. Mais pourquoi s'échine-t-on à comparer les hommes aux chimpanzés ? L'homme est génétiquement tout aussi proche du bonobo, espèce incomparablement plus pacifique. On a tendance à ignorer ce versant empathique, y compris dans l'idéologie de nos sociétés très empreintes de compétition à l'instar, pense-t-on, de ce qui se passe dans la nature. Mais la nature n'est pas seulement régie par la loi du plus fort.